

IN MEMORIAM
MARC FUMAROLI
(10.VI.1932–24.VI.2020)

JEAN BALSAMO
UNIVERSITY OF REIMS CHAMPAGNE-ARDENNE



Le grand historien de la littérature, Marc Fumaroli, de l'Académie française, s'est éteint le 24 juin dernier, à Paris. Il avait poursuivi jusque dans ses derniers jours une activité savante que la vieillesse n'avait pas interrompue, non plus que la longue et douloureuse maladie qui allait l'emporter.

Né à Marseille, le 10 juin 1932, dans une famille d'origine corse, Marc Fumaroli passa son enfance au Maroc, alors sous protectorat français. Il termina à la Sorbonne ses études supérieures, qu'il avait commencées à Aix-en-Provence. Reçu à l'agrégation de lettres en 1958, il fit son service militaire comme professeur à Saint-Cyr, avant de servir lui-même en qualité d'officier dans le Constantinois pendant la guerre d'Algérie. À son retour, après avoir été pensionnaire de la Fondation Thiers en 1963, il fut nommé assistant puis chargé d'enseignement à la faculté des lettres de Lille (1966–1976). En juin 1976, il soutint à la Sorbonne sa thèse pour le doctorat d'État, préparée sous la direction de René Pintard, l'historien du libertinage érudit. En 1976, il fut élu maître de conférences à l'Université Paris-IV Sorbonne, puis professeur en 1978. En 1986, sa carrière professorale fut couronnée par sa nomination au Collège de France, où il occupa la chaire « Rhétorique et société en Europe (XVI^e–XVII^e siècles) », créée pour lui. En 1995, il fut élu à l'Académie française. Enfin, le 30 janvier 1998, il fut reçu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Membre étranger de l'*Accademia dei Lincei* (Rome, depuis 1997) et de plusieurs institutions étrangères, ancien président de la Société des Amis du Louvre (1996–2016), il avait reçu le prix Balzan en 2002 pour l'ensemble de son œuvre et un projet de recherche consacré à la République des lettres. Grand officier dans l'ordre national de la Légion d'Honneur, dans lequel il avait été nommé chevalier dès 1993, Marc Fumaroli était titulaire de nombreuses décorations françaises et étrangères. Il reçut les

honneurs civils et militaires lors de ses obsèques, célébrées le 1^{er} juillet dernier, à Paris, en l'église Saint-Germain-des-Prés.

Si le *Figaro* célébrait en Marc Fumaroli « le grand esprit français », défenseur de la langue française et des études classiques, d'autres ne lui pardonnaient ni ce qu'ils dénonçaient comme son « élitisme », ni la sévère critique des impostures à laquelle il s'était consacré depuis un quart de siècle et qui heurtait tous les conformismes culturels de la modernité. En sa personne, la presse française et étrangère croyait rendre hommage, — un hommage parfois réticent —, à un « intellectuel ». La plupart des commentateurs s'étaient arrêtés aux arguments polémiques de *l'État culturel*, publié en 1992, un ouvrage qui connut un grand succès et qui fut immédiatement traduit en plusieurs langues, dont le japonais. Ils négligeaient le contexte du livre, rédigé sous la présidence de François Mitterrand et visant la démesure des chantiers présidentiels (l'opéra Bastille, la BnF, la pyramide du Louvre). Ils ignoraient aussi les approfondissements érudits apportés par l'auteur dix-sept ans plus tard dans *Paris-New York et retour* (2009). Cet ambitieux ouvrage consacré au statut des arts visuels dans la culture moderne, conçu avec la rigueur, la disposition et la documentation d'une thèse, mais rédigé avec la liberté d'écriture d'une relation de voyage, prenait sens en relation à *L'Âge de l'éloquence* (1980), dont il était à la fois le pendant et le prolongement, ressortissant à une même méthode historique et à une même mémoire.

En réalité, Marc Fumaroli, même s'il avait longtemps participé à la rédaction de la revue *Commentaire*, et s'il ne refusait pas d'écrire pour des magazines, n'était pas, *stricto sensu*, un 'intellectuel', à la manière d'un Zola, d'un Sartre, ni même d'un Foucault. En tout cas, chaque fois qu'il s'était engagé publiquement (pour la défense de la langue française, la survie de l'enseignement des langues anciennes, la définition de la culture), c'était dans son domaine de compétence, dont il respectait strictement les limites, sans témoigner d'aucune préférence partisane. Sa personnalité publique était l'aboutissement d'une généalogie spirituelle plus longue et plus respectable que celle de l'intellectuel. Il était un *lettré*, peut-être le dernier grand lettré français, l'héritier d'une tradition séculaire vouée aux belles-lettres, dont il avait accumulé les trésors de beauté et d'humanité, mais aussi l'historien de cette même tradition lettrée, dont, avec une minutie de bénédictin, il récapitula les titres et les dignités au moment où elle était en voie de disparition. Et à la différence de ses prédécesseurs, un Chateaubriand, auquel il consacra un ouvrage magistral, les Goncourt, Valéry, ou même Jean d'Ormesson, dont il préfaça l'édition des romans pour la Bibliothèque de la Pléiade, Marc Fumaroli était avant tout un savant et un professeur.

Dans les hommages récents rendus à Marc Fumaroli, la part reconnue au professeur a été la plus discrète, moins sans doute en raison de la perte de prestige social de cette qualité, que du passage du temps, qui aura fait oublier la

figure du professeur, sinon pour ceux qui avaient pu suivre ses premiers séminaires et ceux qui, moins nombreux encore, avaient eu le privilège de compter parmi ses élèves, en particulier les quelques doctorants de la Sorbonne dont il avait dirigé les thèses. Peu d'autres professeurs en France avaient assuré alors une direction aussi attentive et régulière, avaient consacré à leurs doctorants autant d'attention que Marc Fumaroli, en de longues séances de travail qui se prolongeaient en conversations savantes. Sa carrière a été une carrière académique, avant d'être celle d'un académicien; c'est dans ses fonctions de professeur qu'il a donné le plus profond de lui-même, c'est de cette fonction qu'il a tiré son magistère. La chaire au Collège de France elle-même était le prolongement de l'enseignement universitaire, suivant une même éthique de la parole juste, dans une même conception de la transmission du savoir et de son partage, sous les formes complémentaires et non antagonistes de la solennité du cours magistral et de la convivialité du séminaire. Pendant de longues années, en parallèle à ses activités françaises, Marc Fumaroli enseigna à l'étranger, en particulier en qualité de *professor at large* à l'Université de Chicago (1997–2006). La qualité de ses cours, mais aussi sa disponibilité, la liberté de sa conversation, sa civilité française enchantaient ses étudiants et, tout académicien qu'il était, il se pliait tout naturellement aux obligations pédagogiques qui incombaient à un professeur. Il ne se sentait nulle part ailleurs plus à l'aise et plus actif que sur ce campus, entre ses cours, qui scandaient ses semaines comme autant d'événements soigneusement préparés, et la bibliothèque dont il revenait chaque soir chargé des livres qui allaient occuper ses nuits.

Le magistère et l'autorité du professeur prenaient appui sur l'activité du savant. Celle-ci fut poursuivie pendant plus d'un demi-siècle et élargie de façon systématique, selon une méthode rigoureuse; ses résultats, mis à l'épreuve de la voix et de la discussion à travers les cours et les conférences qu'il donnait, furent sans cesse repris, corrigés, précisés. Ils firent la matière de publications variées qui constituèrent, pour certaines, de véritables pierres milliaires du savoir, et qui, en dépit de l'extraordinaire érudition mise en œuvre et exposée en une langue hautaine et souvent allusive, surent toucher des lecteurs bien plus nombreux que les seuls spécialistes des lettres: outre *L'Âge de l'éloquence* (1980) et *Paris-New York et retour* (2009), on mentionnera *Le Poète et le roi. Jean de La Fontaine en son siècle* (1997), *Chateaubriand. Poésie et terreur* (2003), *Exercices de lecture. De Rabelais à Paul Valéry* (2006), *La République des lettres* (2015).

Le terme *savant*, tel qu'il acceptait pour lui et pour décrire l'activité lettrée qu'il étudiait en un mouvement réflexif, était porteur d'un *ethos* particulier, qu'éclairaient l'italien *studioso* et l'anglais *scholar*. Parlant de ses propres recherches, Marc Fumaroli, théoricien du 'loisir', lettré ou savant, dont il fit une des clés d'interprétation de la création littéraire de la Renaissance au XIX^e siècle, écartait une trop vulgaire référence à des 'travaux', pour les présenter

modestement comme de simples exercices d'histoire et de critique littéraires, en rappelant qu'ils étaient avant tout le résultat de ses joies de lecteur. Son domaine, dans lequel il avait compétence, et dont il ne cessait de défendre la légitimité, était la littérature, non pas réduite à l'indigente conception contemporaine bornée à la fiction romanesque ou théâtrale, mais comprise dans son extension la plus compréhensive et dans son histoire; son ambition était l'intelligence, la compréhension la plus profonde et la plus large de la littérature, et partant, à travers elle, l'intelligence de l'homme, dont elle reste un moyen de connaissance et de formation privilégié: *literae humaniores*.

Auteur d'une monumentale thèse d'État traitant des « *res literariae* à l'âge classique », de premières études portant sur le théâtre de Corneille et d'une monographie consacrée à La Fontaine, Marc Fumaroli reste souvent considéré comme un 'spécialiste' du XVII^e siècle et de l'âge classique, ainsi que de la rhétorique. L'intitulé même de la chaire qu'il a occupée au Collège de France pouvait contribuer à enfermer sa notoriété dans un cadre chronologique et disciplinaire aussi restrictif, même s'il élargissait l'étude de la rhétorique en l'associant à celle de la 'société'. En réalité, il ne s'est jamais senti tenu aux limites de telles spécialités, qui ne sont que des catégories académiques et non pas des disciplines, dans le cadre universitaire français, où l'on enseigne encore généralement la littérature par périodes, et où l'étude du XVII^e siècle a longtemps occupé une place centrale dans l'historiographie littéraire, en bénéficiant par réfraction du prestige accordé à son objet, confondu avec le 'Grand Siècle'. Il se consacra longtemps à l'étude de cette époque, en conciliant un goût personnel et le choix d'un sujet de thèse, qui le conduisit à passer du théâtre à l'éloquence, dans le cadre d'une carrière et de ses codes, allant jusqu'à diriger la revue *XVII^e siècle*. Mais sous cette docilité apparente, il sut renouveler en profondeur à la fois l'interprétation des œuvres et celle de ce siècle lui-même dans son ensemble, un siècle protéiforme, dont il aimait le génie 'satyrique' et la liberté créatrice plus que le despotisme de Richelieu et de Louis XIV. Il réévalua tout le système esthétique, moral et politique, bâti par la tradition critique. La conception d'un âge de l'éloquence et de sa diversité des styles, lui permit en particulier de résoudre la contradiction entre classicisme et 'baroque' et d'écarter définitivement cette notion anhistorique pour comprendre les réalités esthétiques françaises. De même qu'il s'affranchit de tout conformisme dans l'appréciation d'un siècle qu'il ne jugeait grand que là où sa grandeur était discrète, Marc Fumaroli ne cessa de franchir des limites de sa spécialité. Il le fit ni en généraliste, auteur d'ouvrages de synthèse, ni en dilettante, à l'occasion de quelques excursions dans des champs voisins de celle-ci, en amont, l'Antiquité tardive et le XVI^e siècle, en aval, l'époque des Lumières et le XIX^e siècle, ou encore plus nettement excentrés, la Rome post-tridentine, à la connaissance desquels il offrit des contributions majeures consacrées à Boèce, à la culture de cour sous

Henri III, à Montaigne, à Caylus, à Chateaubriand ou aux Goncourt. Il le fit selon une conception ambitieuse et compréhensive qu'il avait de sa spécialité, et en vertu même de la méthode qu'il avait mise en œuvre, des résultats qu'elle avait permis et des prolongements que ceux-ci demandaient. Son domaine d'investigation et de compétence était l'ensemble de l'espace littéraire, et il s'élargissait tout naturellement pour lui aux formes symboliques et aux arts visuels.

La méthode mise en œuvre par Marc Fumaroli dans ses recherches était celle de l'*histoire littéraire*, héritée de Gustave Lanson, qui lui avait donné son acception la plus dynamique. Cette méthode plus riche que le simple *historical criticism*, attentive aux formes et aux figures, s'était figée, en France, dans les années 1950-1980, pour se disperser en petits travaux d'érudition et d'édition de textes, ou se compromettre dans la facilité du discours biographique. Toutefois, en dépit de son état de faiblesse, elle n'avait pas été remplacée par d'autres méthodes plus pertinentes pour traiter son objet. La « nouvelle critique », soucieuse d'établir une théorie de la littérature, s'occupait à régir la création contemporaine dans un projet idéologique marqué, plus qu'elle ne cherchait à éclairer les œuvres du passé, pour la compréhension desquelles elle ne disposait pas des notions et des outils adaptés. L'on n'est plus en mesure d'apprécier justement aujourd'hui combien la méthode de Marc Fumaroli et le discours savant qu'elle fondait apparaissaient novateurs dans le contexte français des années 1980, combien ils étaient stimulants et sans doute iconoclastes. C'est Marc Fumaroli, avec discrétion et urbanité, qui renversa de l'intérieur les conformismes critiques, plus que les épigones d'un indéfinissable structuralisme, c'est lui qui incarnait la véritable *nouvelle critique* aux yeux des jeunes chercheurs qui voulaient faire œuvre sérieuse, et c'est sa méthode qui s'est imposée. L'enrichissement qu'il lui donna reposait sur d'immenses lectures, celles des œuvres et de la critique, méthodiquement conduites, orientées par une curiosité sans limites et une grande ouverture d'esprit. Marc Fumaroli joua un rôle de passeur qui demande à être rappelé. Il fut un des rares universitaires français, dans son domaine, à s'intéresser à ce qui se faisait dans les autres disciplines et à l'étranger, en portant une grande attention aux recherches qui s'élaboraient en Angleterre, aux USA et en Italie. Il contribua en particulier à la diffusion de l'œuvre de Frances Yates, dont il s'étonnait, dans l'hommage posthume (1981) qu'il lui rendit, que les travaux qu'elle avait consacrés à la culture de la cour des Valois fussent alors si peu connus en France. C'est aussi à son initiative que l'on finit par traduire l'étude de Michael Screech, *Montaigne et la Mélancolie* (1992), qui renouvelait la compréhension des *Essais* en les rattachant à une notion d'origine médicale, décisive dans la génialité littéraire de la Renaissance. Cette notion intéressait tout particulièrement Marc Fumaroli. Dès 1984, il lui avait consacré une fine étude publiée dans *Le Débat*, dans laquelle il en faisait une des clés pour interpréter à

rebours le classicisme français et ses œuvres comme effort lucide contre la maladie de l'âme. La mélancolie, fil conducteur de ses recherches, fut aussi, de son propre aveu, l'arrière-plan personnel de sa propre activité lettrée.

En étudiant en historien l'ensemble des écrits consacrés à l'art de la parole, à la Renaissance et dans la première moitié du XVII^e siècle, ce grand savant ne se bornait pas à mettre au jour les techniques oubliées de la rhétorique. Il ne cherchait pas à les étudier pour elles-mêmes, comme un savoir oublié, vestige d'un univers disparu ; il ne cherchait pas non plus à les actualiser pour les adapter à un usage pragmatique, en rhétoricien ou en 'spécialiste' de stylistique. En passant outre le clivage des langues, en reconstituant les formes de l'enseignement de la rhétorique et les enjeux des débats oratoires entre parlementaires gallicans et jésuites et leurs formes vulgarisées dans la conversation civile, il donna à comprendre le système dans lequel les œuvres littéraires elles-mêmes, filles de leur temps autant que de leur auteur immédiat, avaient été conçues, comprises et valorisées : il redécouvrait un système critique qui constituait lui-même une culture. Il sut ainsi élargir son objet, à la mesure de la pertinence de l'outil qu'il avait affuté, jusqu'à récrire l'histoire de la littérature, dans son extension et sa longue durée, celle de la mémoire qui nourrit les œuvres et dont elles sont le réceptacle. Mise en application, à l'origine, pour répondre à l'exigence de lire les pièces de Corneille selon leurs propres termes, la même méthode lui permit aussi de comprendre les enjeux politiques des choix linguistiques sous Henri III et Henri IV, de faire apprécier le génie de Chateaubriand, de définir l'irréductible spécificité de « l'esprit français » tel qu'il s'est exprimé à travers l'art de la conversation, de mettre en évidence les institutions qui ont favorisé la création littéraire et l'activité lettrée, les réseaux de la république des lettres, le Collège de France et l'Académie, dont il se fit l'historien. Sur ces mêmes objets, sa méthode servit avec une pertinence toute particulière dans la grande entreprise historiographique menée par Pierre Nora, pour identifier les plus importants des « lieux de mémoire » français. En un élargissement qui a constitué l'ambition la plus élevée du projet critique de Marc Fumaroli, cette méthode lui permit de décrypter l'ensemble des formes symboliques d'une société et d'une époque données pour en comprendre les enjeux, la France, principalement, certes, à l'époque de la Fronde comme sous l'Empire, mais aussi justement que la France, la Rome des Barberini ou les États-Unis contemporains.

Élargissement et approfondissement: la dynamique du projet savant mis en œuvre par Marc Fumaroli à travers une méthode spécifique trouva ses résultats les plus originaux et les plus remarquables dans le domaine de l'histoire de l'art. Lecteur et interprète des grandes œuvres littéraires, l'auteur de *L'Âge de l'éloquence* s'est révélé, sans contradiction, comme un lecteur et un admirable interprète d'images. À un goût personnel, inscrit dans la lointaine enfance,

cultivé par la pratique des musées et des galeries, affiné par la conversation des conservateurs et des collectionneurs, s'est ajoutée une compétence savante, marquée par la leçon iconographique du Warburg Institute, et encouragée par le maître français de la discipline, André Chastel. Il offrit au volume des *Mélanges* (1987) réuni pour celui-ci, une admirable analyse du tableau de Guido Reni *Hippomène et Atalante*. Préparée dès 1982 par la belle préface au catalogue de l'exposition *La peinture française du XVII^e siècle dans les collections américaines*, cette rencontre de l'histoire de la littérature et de l'histoire de l'art, ou plus exactement cette mise à l'épreuve des arts visuels par la méthode de l'histoire littéraire, trouva sa confirmation à l'occasion de deux expositions au musée du Louvre, toutes deux consacrées à deux tableaux de Poussin, dont Marc Fumaroli fut le commissaire et dont il rédigea les longues études qui accompagnaient les catalogues : *L'Inspiration du poète* (1989) et *Sainte Françoise romaine* (2001). La première retraçait la réception moderne du tableau en même temps qu'elle suivait un « lieu » de la culture européenne, l'allégorie du Parnasse, dans sa prégnance réflexive ; la seconde dévoilait les implications de la difficile iconographie d'un autre tableau, un tableau « de dévotion », en relation à la personnalité de son commanditaire, le cardinal Ottoboni, et aux circonstances qui en avaient justifié la commande, par un subtil cheminement comparatif, permettant d'aller au cœur de la démarche artistique de Poussin « peintre d'images saintes » et de saisir la capacité de sa peinture à dire en silence, avec les moyens les plus modestes et les plus intériorisés, ce qui la dépasse en termes spirituels.

En 2008, Marc Fumaroli reçut en hommage un volume de *Mélanges* publié sous le titre *République des Lettres – République des Arts* qui, reprenant une notion qu'il avait mise en œuvre, rappelait les deux grands domaines qu'il avait étudiés. Le volume réunissait trente-trois études, toutes marquées par sa leçon, dans la mise en œuvre d'une méthode ou le sujet qu'elles traitaient, en relation aux domaines qu'il avait défrichés et en développant ses suggestions sur les institutions et les méthodes du savoir, le patrimoine symbolique, les styles et catégories esthétiques, les fonctions de la parole. Ces contributions n'étaient pas l'expression collective d'une école. Au cœur même de l'institution académique dont il était un des représentants les plus éminents, au cœur de l'étroit réseau d'amitiés et de civilité qu'il sut nouer en France et à l'étranger, en dépit des élèves qu'il avait formés et avec lesquels il continuait d'entretenir une conversation savante, il avait trop d'ironie pour se prendre pour le chef d'une école. Ce volume rappelait simplement comment sa leçon s'était diffusée et avait été assimilée, combien elle avait été féconde. Il n'était plus aucun domaine des lettres françaises, sinon de la culture européenne, où ne fussent pas opérantes les notions qu'il avait précisées, comme autant d'"outils" pour les comprendre et comprendre leur évolution dans le temps.